

Je ne serais pas devenu ce que je suis si...

« Zwartlap ? Cela se dit encore. Cela me fait mal »

Jan Peumans est atypique. Nationaliste flamand, mais de gauche. Membre de la N-VA mais souvent critique de Bart De Wever et de Theo Francken. Le « roquet » – c'est son surnom – dévoile une intimité familiale marquée par la collaboration de son oncle.

making of

Mais comment devient-on nationaliste flamand ? Jan Peumans est le personnage idéal pour répondre à cette question : le président du parlement flamand prend sa retraite et son histoire, racontée par son fils Wim dans *Jan Peumans, een zachte anarchist* (Lannoo), se confond avec celle du Mouvement flamand, de la Volksunie à la N-VA. L'assassinat de son oncle par la résistance en 1943 relie son destin aux pages

noires du flamingantisme, frappant cette famille de Herderen du label de « zwarten » (« noirs », par rapport aux « blancs », les résistants). C'est à Remersdael, dans les Fourons, qu'il nous donne rendez-vous, pour rejoindre Fouron-le-Comte. Il est 12 h 10 – « Ah les Wallons, toujours en retard ! » Le ton est donné : chaleureux, facétieux, cash. C'est le lieu de ses promenades mais aussi de ses « exploits » : les marches dans les Fourons contre les Hap-part. « Voilà le célèbre

café Lilian. Quand les gendarmes nous y attrapaient, on devait sortir des combis pour pousser les vieilles camionnettes. » Mais nous sommes aussi au Limbourg, la région des Peumans depuis plus de 300 ans, où habitent certains enfants et petits-enfants, près de Riemst/Herderen ce village dont il a été le bourgmestre. « Je suis très populaire ici ». L'interview se fera en français, une langue qu'il est soucieux de perfectionner, en lisant notamment *Le Soir*. Normal, il est abonné.

ENTRETIEN

MAXIME BIERMÉ ET BÉATRICE DELVAUX

Rencontre avec Jan Peumans à Remersdael et Fouron-le-Comte. Le président du parlement flamand N-VA se livre intimement.

Vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes si ?

... si je n'avais pas étudié les sciences sociales et politiques, option communication, à Louvain. Je voulais devenir cinéaste ou metteur en scène mais mes parents ont refusé : « Ce n'est pas un milieu pour toi – ils étaient très catholiques – et tu ne trouveras pas de débouchés. » J'aurais mieux fait d'étudier l'histoire qui me passionne. Après mon mémoire, j'ai suivi un cours sur les pays en voie de développement, pensant travailler au Congo ou en Amérique du Sud. Mais tout s'est passé autrement.

Marie-Jeanne, votre future femme, est enceinte avant la fin de vos études ? Ah oui ! Alors il faut chercher du travail. Nous étions contre les préservatifs...

Parce que catholiques ?

Non, non ! Parce que nous étions des hippies !

Vous vouliez devenir quoi ?

Quand j'étais étudiant à Louvain, je pensais que je n'allais jamais trouver de travail. Cela m'obsédait. J'en ai trouvé à Maastricht dans un centre pour jeunes adultes en cours du soir et ensuite dans un centre de santé mentale.

Vous auriez dû être un nationaliste flamand conservateur, vu votre famille, or vous étiez un jeune homme rebelle, marxiste et barbu : cela vient d'où ?
Du collège des Kruisheren à Maaseik : les prêtres nous poussaient à aller voir le

monde, à expérimenter. Pater Put qui donnait latin, proposait un ciné-club. J'ai vu tous les films extravagants de Godard ou Pasolini. Cela donne une autre vision du monde. J'ai aussi suivi des cours d'allemand, de piano. J'ai été à l'internat dès la quatrième primaire, je rentrais toutes les trois semaines à la maison : pendant neuf ans, mes éducateurs furent les prêtres et les professeurs. Pendant les vacances, je faisais des camps avec le KSA puis le « Bouworde » à Toulouse, Dortmund et Dublin. Les mouvements de jeunesse sont une université de la vie. A 17 ans, j'ai fait de l'auto-stop vers le Danemark, seul : j'étais rebelle mais mes parents étaient d'accord. Comme sixième de sept enfants, j'avais plus de liberté.

La barbe date de cette époque ?

Oui. Le directeur du collège m'avait dit de me raser. J'ai refusé, il s'est fâché, j'ai tenu bon. A 17 ans, j'ai eu un kot, c'était la liberté mais j'ai beaucoup étudié, je ne suis pas un type très intelligent. Plus tard avec ma femme, on était les hippies du village.

Votre premier pamphlet date du collège : vous réclamez plus de démocratie ?

Ah oui ! J'ai fait aussi des manifestations pour les mineurs, pour « Leuven Vlaams ». « Walen buiten » ! (il rit).

La religion, c'est l'autre pilier de la famille Peumans. Vous alliez à la messe tous les jours ?

Quand nous étions petits, oui, même pendant les vacances. Mon père est allé à Lourdes à vélo, mais c'était un aventurier. Il était receveur régional, le premier avec le docteur du village à avoir une voiture. Sa mère, d'une famille d'agriculteurs, avait des moyens mais avec 11 enfants. Dans la famille, seuls mon père

et ses deux frères ont étudié.

Seriez-vous devenu ce que vous êtes, si votre oncle Jules n'avait pas été assassiné en 1943 par la résistance dans la cour de son école, devant ses deux fils ?

À la maison, on n'a jamais parlé de cela. C'est curieux, mais c'était comme cela dans les autres familles concernées. Mon père n'était pas dans la collaboration, mais son frère Jules, le maître d'école, oui. Ces épisodes ont déclenché beaucoup de choses chez les nationalistes après la guerre. Dans notre éducation, on nous a toujours dit que la répression avait visé à éliminer le Mouvement flamand. À la fin de sa vie, mon père avait 1.400 livres sur l'histoire régionale mais aussi sur le Mouvement flamand. Ils disent tous à quel point la justice belge a été scandaleuse. Or ce n'est pas vrai. Une enquête de Koen Aerts (UGent) a démontré que la justice avait joué son rôle. Des collaborateurs ont été des crapules. On ne peut pas défendre les Evert Lagrou, Joost van Severen, Jef Van de Wiele ou Cyriel Verschaeven. On ne peut pas dire qu'on défend le nazisme, système abject et à éliminer. Bart De Wever, comme Frans Verdoodt au pèlerinage de l'Yser, a dit qu'il fallait demander pardon pour les

actes posés par certains dans le Mouvement flamand. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de questions à poser à mon père sur mon oncle, mais c'est trop tard, il est mort et ma mère n'était pas intéressée par la politique. J'ai lu, dans le livre de mon fils Wim, des choses que je ne connaissais pas. Je peux comprendre que les enfants de Jules aient été traumatisés. Le plus âgé, Willy est encore très touché, à 89 ans. Leur mère, Gertrude, a été enfermée deux ans dans le château de Betho à Tongres. Je

peux désormais accéder au dossier dans les archives de Bruxelles : ce sera pour ma pension.

Que ressentez-vous face à la photo de l'enterrement de votre oncle (ci-dessous) ?

C'est une page noire de l'histoire de la famille. J'ai toujours eu beaucoup de respect pour les gens qui ont été dans la Résistance. J'habite toujours à Herderen mais un sentiment demeure, quelque chose dans la tête. Pour comprendre, il faut lire *Kinderen van de collaboratie* de Koen Aerts. Je ne suis pas un enfant de la répression en tant que tel, mais indirectement oui. Quand on est petit et qu'on vous traite de « zwart » (« noir » désignait les collaborateurs par opposition aux « blancs », les résistants). On ne comprend pas toujours ce qu'il se passe. Mes enfants aussi ont vécu cela. Ils se demandaient ce qu'il

leur arrivait. Encore aujourd'hui, des gens disent qu'à la N-VA, ce ne sont que des « zwartlappen », et ça me fait mal. C'est le passé. Tout ce qui s'est passé dans la guerre était mauvais.

La première fois où on vous l'a dit ?

J'avais 18 ans et je participais au bureau de comptage des voix après les élections et un voisin m'a dit : « Qu'est-ce qu'un zwartlap vient faire ici ? » Je suis rentré en pleurant.

Après l'assassinat de son frère, votre père se radicalise. C'était quoi le quotidien d'un fils de nationaliste flamand ?

« Keer terug naar uw dorp ! » Avec mon père et son frère franciscain, j'ai participé à dix ans à la grande marche sur Bruxelles, en 1961. J'ai manifesté à Anvers pour l'amnistie avec quatre de mes frères et sœurs. Le pèlerinage de l'Yser était incontournable.

C'est là que naît votre amour du drapeau ?

Chaque peuple a besoin d'un drapeau, non ? À l'époque naissent les revendications du Mouvement flamand. Jusque

1963, nous n'avions qu'une traduction de la Constitution. Les grands chefs à l'Armée étaient francophones. Cela a suscité la colère et le sentiment qu'il fallait nous rendre justice. C'est la Volksunie qui a, la première, dénoncé cette situation. Mais comme enfant, je me rap-

pelle seulement qu'on prenait le train à 10 h pour Dixmude, du monde, des drapeaux, des couronnes, des chants. Chaque mouvement a besoin de rituel. Nous, les nationalistes flamands, en avons trois, importants : le 11 juillet où il faut hisser le drapeau jusqu'au 21 juillet, la zangfeest, et le pèlerinage de l'Yser. Pour mon père, c'était sacré. Mais aujourd'hui, la jeunesse trouve que la situation est devenue normale.

Le francophone, c'est l'ennemi ?

Vous avez lu le dicton de mon oncle moine : « Un Wallon et deux cochons font trois bêtes. » (il rit) Incroyable ça ! Ce sont des erreurs, comme ce camion plein de faux billets à Strépy. Je ne le ferais plus, ce n'était pas bien. Il ne faut pas faire cela. Je suis devenu un grand défenseur de la Wallonie, aussi au sein du parti.

Jan Peumans

Né en 1951 à Maastricht, l'actuel président du parlement flamand a grandi à Herderen, petite commune du Limbourg. Avec ses six frères et sœurs, il est élevé par une mère hollandaise et un père nationaliste flamand dont le frère est un collaborateur notoire du régime nazi. En 1995, il devient bourgmestre de Riemst, toujours dans le Limbourg. Lors de la disparition de la Volksunie en 2001, il choisit de rejoindre la N-VA. Jan Peumans a trois enfants dont Wim, qui a interrogé près de 75 personnes pour écrire la biographie de son père : *Een zachte anarchist* (Lannoo).

La collaboration, c'est une page noire de l'histoire de ma famille. Mais à la maison, on n'en parlait jamais

politique « J'ai été une sorte d'Anuna De Wever »

M.BMÉ ET B.DX.

Jan Peumans a choisi la N-VA parce qu'elle lui semblait la seule « héritière » de la Volksunie, dont il ne souhaitait pas la disparition.

Vous avez critiqué Bart De Wever dans l'affaire Mawda, les tweets de Theo Francken, etc. : vous êtes vraiment N-VA ?

Tous les N-VA ne sont pas semblables. Je viens de la Volksunie (VU) : les verts du Limbourg durant des années, c'était Frieda Brepoels, Jaak Gabriëls et moi.

Vous auriez pu être Groen aujourd'hui ?

Oni.

Pourquoi, alors, avoir opté pour la N-VA lors de l'éclatement de la VU ?

Bert Anciaux voulait aller très à gauche. D'autres, très à droite, défendaient l'Afrique du Sud. A un moment, ça a éclaté. J'étais dans le groupe pour « pas

de divorce ». Je trouvais ça dommage vu qu'on existait depuis 1954. Mais je ne me suis pas beaucoup préoccupé de cela car j'étais bourgmestre et je travaillais chez De Lijn (TEC) : j'étais occupé de 5 h du matin à minuit. Un vrai zombie. A Riemst, les membres du parti ont fait le choix de la N-VA car c'était l'héritier légitime. J'ai suivi.

Qui vous a le plus influencé politiquement ?

Jaak Gabriëls. J'ai retenu de lui les trois choses importantes dans la politique : se préoccuper des gens, savoir se rendre disponible pour eux et connaître ses dossiers.

Bart De Wever a les trois ?

Il est très intelligent, très stratégique. Dans les débats, il est toujours bien préparé. Jaak Gabriëls, lui, en plus, était très populaire.

Comment êtes-vous entré en politique ?

J'ai participé à Amada (l'ancêtre du PTB en Flandre, NDLR). On discutait de la révolution, de changer le monde via la politique, mais c'était un parti dogmatique et sans humour : après six semaines, je suis parti ! J'ai été très impliqué dans les protestations sur le tracé de la A24 de Eindhoven à Huy. Un projet contesté car il traversait des réserves naturelles. On trouvait ça fou et on a manifesté.

Vous étiez un peu la Anuna De Wever de l'époque ?

Oui ! Mais pas pendant les cours. Nous avons beaucoup protesté contre ce projet et en 82, on est venu me proposer de participer aux élections. J'étais populaire auprès des jeunes car j'avais fondé le patro. C'était parti : douze ans échevin, douze ans bourgmestre, six ans échevin et maintenant je suis dans l'opposition. Devenir bourgmestre, c'est formidable. Mes ancêtres l'ont été, mais je n'en avais pas rêvé.

spiritualité « Je suis fâché contre l'Église et le Pape à cause de leur discours sur l'homosexualité »

M.BMÉ ET B.DX.

Elevé dans la religion catholique, Jan Peumans s'est intéressé au bouddhisme.

Le passé « collabo » de la famille vous poursuit jusqu'à la maison communale de Riemst ?

La première fois que je suis arrivé en tant qu'échevin responsable des finances, l'ancien secrétaire a dit : « Maintenant, c'est la cinquième colonne qui entre dans la maison communale. Il y a un Allemand dans la caisse de la commune. » Je n'ai rien répondu. J'ai fait comme si je n'entendais pas, j'ai toujours prôné la tolérance. Ils ne savaient pas ce qu'ils disaient.

Ces réactions touchent aussi dans le village votre frère Guido qui veut jouer au foot, votre sœur infirmière qui veut se faire une clientèle...

Oui, mais la tolérance donne plus de bonheur.

Même pour celui qu'on surnomme « het kerfferke », le roquet ?

(il rit) Je n'ai jamais frappé personne dans ma vie. Je discute plutôt.

Vous tenez ça du bouddhisme que vous défendez avec ardeur ?

Comme le dit le Dalai-Lama, il ne faut pas être bouddhiste pour avoir de la sympathie pour cette philosophie. J'ai fait beaucoup d'efforts pour que cette religion soit reconnue, mais ça ne prend pas. J'ai une sympathie pour son message de compréhension et de tolérance. Ce n'est pas facile, surtout en politique. Un jour que je me promenais dans les Fourons, un homme m'a frappé avec le parapluie de ma femme. Il y a eu une conciliation : il s'est excusé et je lui ai

demandé de verser 50 euros aux bouddhistes de Huy.

Vous êtes catholique ?

Non. Je ne suis rien. Je suis même un peu fâché contre l'Église et le Pape qui a dit que les homosexuels devraient aller voir un psychiatre. Mon fils Wim est marié avec un homme - qui pratique la médecine tibétaine - et je suis un défenseur des LGBTQ+. Mon fils est très fier que j'en parle.

Pas très nationaliste flamand, ça...

Je ne comprends vraiment pas votre remarque ! Trois de nos parlementaires flamands sont homosexuels, sans aucun problème ! La gauche n'a pas le monopole de cette thématique. Par ailleurs, regardez l'Écosse, la Catalogne : les nationalistes là-bas sont de gauche.

Ce n'est pas le cas de la N-VA.

Ça, c'est clair.

Vous êtes un nationaliste de gauche ?

Je crois. Dans mon livre, on voit que je ne suis pas toujours d'accord avec le parti. Mais pour ce qui touche à l'euthanasie, l'avortement, l'homosexualité, chacun est libre de ses convictions à la N-VA. Il y a des gens qui sont contre, comme dans la société. Ma mère m'a ainsi toujours dit qu'elle aimait Wim mais ne pouvait pas comprendre qu'il soit homosexuel. Normal à 100 ans et avec une tout autre éducation.

Il ne faut pas être bouddhiste pour avoir de la sympathie pour

cette philosophie faite de compréhension et de tolérance

Marx est votre philosophe favori ?

Tout le monde est un peu marxiste. Il faut soutenir les gens qui sont les plus fragiles. C'est Marx qui a dit ça.

Vous n'avez jamais « obligé » vos enfants à être nationalistes...

Ma femme vote pour moi, sinon je demande le divorce (rires), mes enfants aussi. Pour le reste, ils sont libres. Mon fils aîné était membre des jeunes socialistes de gauche et Wim est membre de Groen : aucun problème pour moi. Chaque homme et chaque femme est libre de choisir. Ce n'est pas à moi d'imposer. Nous ne sommes plus aux temps où la famille disait c'est bleu ou jaune.

De quoi vous êtes le plus fier ?

De ma famille. Je ne suis pas Herman De Croo, il faut relativiser le « ik ».

Un regret ?

Je suis toujours content du passé. Mais je n'aurais pas dû rester au collège communal comme échevin après avoir été bourgmestre.

Vous êtes un nationaliste flamand heureux ?

Je suis toujours heureux et toujours nationaliste.